

Humaniser l'Homme : pléonasme ou nécessité fondatrice de l'éthique

Novembre 2022

Pr Roger GIL

Directeur du site de Poitiers de l'Espace de Réflexion Ethique de Nouvelle-Aquitaine

La préoccupation éthique majeure est d'humaniser sans cesse l'Homme et ainsi de le faire grandir en accroissant en lui ce qu'il a d'humain. Cette proposition n'est-elle qu'un pléonasme, ne fait-elle que marteler une évidence ou s'inscrit-elle comme le projet de toute personne humaine ? Car on pourrait considérer que l'Homme est par définition humain et que donc tous ses actes, toutes ses pensées, toutes ses émotions procèdent de l'humanité qui le constitue Homme et seulement d'elle. Comment énoncer l'humanité comme le devenir de l'Homme alors qu'elle est censée définir l'Homme ? On sent néanmoins, même de manière confuse, la complexité des comportements humains. L'Homme est le siège de pulsions, mues par ce qu'il est convenu d'appeler des besoins biologiques fondamentaux : la faim, la soif, la sexualité, la défense du territoire. Si l'être humain est capable de glotonnerie, il est aussi capable de se nourrir avec délicatesse, de faire de ses repas des moments de convivialité. Et on sent ainsi le fossé qui sépare la voracité de la commensalité, la pulsion aveugle de l'impulsion intégrée, régulée, organisée, humanisée. Car en fait, le propre de l'Homme est de ne pas être totalement, exclusivement, humain. L'Homme est l'aboutissement et, qu'on le veuille ou non, l'accomplissement, la culmination d'une longue histoire de la vie terrestre que l'on appelle l'Évolution. Le reptile, le mammifère ont précédé l'éclosion de l'Homme. Mais chaque étape n'a pas fermé la porte sur la précédente. Il reste du reptile chez le mammifère, comme il demeure du reptile et du mammifère chez l'Homme. Le cerveau humain qui est le témoignage biologique de l'humanisation¹ porte en lui-même cette longue histoire que l'on appelle la phylogénèse². Au plus profond, le cerveau le plus archaïque ou cerveau reptilien génère les comportements nécessaires aux besoins de base et à la survie de l'espèce comme l'acte de se nourrir, la reproduction et la défense du territoire. Entourant ce cerveau, en s'enroulant autour de lui comme un anneau, *un limbe*³, se situe le cerveau mammifère qui intervient dans la mémoire et dans la gestion des comportements instinctuels et émotionnels. Et c'est au-dessus de ces deux cerveaux que se déploie le cerveau proprement humain qui recouvre les deux autres comme un manteau, comme un ruban que l'on appelle le cortex cérébral. C'est ce cerveau qui régule les comportements venus de la profondeur, adapte les actions à l'environnement, déploie ses choix décisionnels, intègre les émotions dans un réseau de significations, permet le déploiement des capacités d'anticipation, permet à l'être humain

1 On pourrait dire aussi que la lente évolution biologique de la vie sur terre que l'on appelle l'homínisation a conduit à l'émergence de l'espèce humaine donc de l'Homme dont le cerveau a été doté des outils nécessaires à l'humanisation et à sa visée éthique. Voir Mireille Delmas-Marty, « Homínisation et humanisation », *La lettre du Collège de France*, n° 27 (1 décembre 2009): 23-24, <https://doi.org/10.4000/lettre-cdf.99>.

2 Paul Donald MacLean, *Les Trois cerveaux de l'homme*, éd. par Roland Guyot (Paris, France: R. Laffont, 1990).

3 d'où le nom de cerveau limbique donné à cette partie du cerveau.

de donner un sens à sa vie et d'avoir conscience d'exister, permet à l'être humain de penser sa vie. Si l'être humain ne naît pas humain, il naît avec des outils cérébraux aptes à édifier son humanisation. Tel est sans doute une des clés de lecture de ce qu'Aristote désignait sous le nom de souverain bien ou de bien suprême⁴ ou encore de ce que Paul Ricœur⁵ appelait la visée de la « vie bonne » ou « vie accomplie » qui définit la visée éthique. Mais la visée éthique n'est pas qu'un exercice spéculatif de la raison, une réflexion méditative ; elle n'a de sens⁶ que si elle inspire, guide, oriente les actions ; elle n'est pas qu'une manière de penser, qu'une manière de ressentir, qu'une manière d'être, mais elle est aussi, indissolublement, une manière d'agir⁷. On voit ainsi que l'humanisation de l'homme n'est pas un état, mais un projet tendant à intégrer des besoins biologiques archaïques dans un comportement qui les contrôle, les harmonise, les dépasse pour construire une humanité qui pense, qui se pense et qui agit en se décentrant sans cesse de soi vers autrui. Car si l'éthique est un chemin d'humanisation, c'est bien parce qu'elle est portée par cette interrogation fondamentale : « Que faut-il faire pour bien faire » ou encore « Comment faire pour bien faire » ?⁸ Humaniser l'Homme n'est pas un pléonasme, mais une nécessité.

4 Aristote, *Éthique de Nicomaque*, trad. par Jean Voilquin, Classiques Garnier (Paris: Libr. Garnier Frères, 1950). Livre premier [Le bien et le bonheur]

5 P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Points. Série Essais 330 (Paris: Éd. du Seuil, 1996).

6 C'est sur quoi insiste Ricœur quand il précise : « La première grande leçon que nous retiendrons d'Aristote est d'avoir cherché dans la praxis l'ancrage fondamental de la visée de la vie « bonne » : *op. cit.* p. 203.

7 « Ce sont ceux qui dans la vie agissent comme il faut qui deviennent dans la vie possesseurs du Beau et du Bien » : Aristote, *op.cit.* Livre premier, chapitre VIII. p. 29. Outre le travail et l'art qui visent la réalisation du Bien et du Beau (*ergon*), la vie de l'homme, être doué de raison, « s'employant à penser » est indissociable de ses actions (*praxis*) et de la force qui les anime (*energeia*) et se confond avec elles : Aristote, *op. cit.* Livre premier, chapitre VII, p. 23.

8 Eric Fuchs, *Comment faire pour bien faire ? : Introduction à l'éthique* (Genève: Labor et fides, 1995).